

Ma théorie, celle disant d'un mal qu'il provient d'un bien en quelque sorte en déperdition, est par quelques-uns contestée et, à nouveau, je les en remercie, car les remises en cause sont bien plus prolifiques, pour vous inciter à relever le défi qu'elles vous sous-entendent, que ces félicitations, pouvant à l'inverse vous conditionner à vous imaginer plate-ment rendu.

Afin de mieux expliciter mon approche, je dirais que le mal dispose de quoi exploiter un bien lorsque le bien en question n'a plus en magasin, non seulement de quoi revenir à son niveau le meilleur, mais surtout lorsque sa dégradation, au-delà d'être irréversible, se fait sans cesse plus accélérée.

S'il vous faut quelques exemples pour vous convaincre, la grande histoire à ce sujet vous en proposera, plus encore au vingtième siècle et plus précisément en Allemagne, lorsque notamment la république de Weimar ne parvint ni à se poursuivre en l'état, ni à trouver un second souffle, pouvant faire qu'elle relança la machine.

Ce bien-là, en admettant, au regard de ce qui s'ensuivit, que par comparaison au régime hitlérien, l'on peut rétrospectivement juger comme bon pour être,

sans être parfait pour autant, bien plus convenable que celui promis à lui succéder.

Weimar atteignit, malmené en cela à l'extrême par la crise de 1929, associée à une dévalorisation de sa monnaie sans commune mesure, un point de non-retour.

Le pouvoir d'achat étant, dans nos sociétés avancées, ce pouvoir à la fois délivré à chacun et incarnant par ce biais son expression la plus admise, pour être par définition en simultané évidente et concrète, sans concurrence véritable, bien plus que ne peut l'être ce pouvoir politique, soi-disant à son tour proposé à toutes et tous.

Un billet de banque, en se calant à ce qu'il autorise, s'avère bien plus persuasif à ce propos que n'y parviendra jamais un bulletin de vote.

La république de Weimar franchit un seuil de déliquescence, synonyme d'inéluctable, ouvrant grand la porte au national-socialisme.

Ce rapport entre le bien et le mal est quasi mécanique.

Pour vous le décrire, je pourrais comparer le bien à une entreprise décidée par cet individu désireux de

hisser au plus haut sur la colline une pierre, qu'il annonce pouvoir pousser, par ses propres moyens, pour la conduire là où il ambitionne de l'amener.

Au départ de son entreprise, cette même pierre se situe à un endroit de la plaine, relativement proche de cette pente à partir de laquelle les premiers pourcentages, traduisant l'ascension prévue, se distinguent.

L'individu ne manque pas de courage et, comme prévu, sans ménager ses efforts, s'échine à faire que cette pierre gravisce ladite pente.

Seulement, vouloir n'est pas forcément pouvoir, voire même, sur le plan humain trop humain, l'on peut redouter que de vouloir vous prédise par avance que vous n'y parviendrez pas.

Bien sûr, on me contestera cet angle de vue, certains étant parvenus à leurs fins, non, à mon humble avis, parce qu'ils réussirent stricto sensu à atteindre leur objectif, mais parce que l'âge ou, plus encore, la mort, les priva de vouloir davantage.

Ainsi, à un moment donné, malgré son acharnement, le corps de ce même individu lâche, il lui reste juste assez d'énergie pour éviter que la pierre, repartant en sens opposé, ne l'écrase.

Celle-ci, bien évidemment, dévale la pente, mais surtout, ce que cet homme a consenti pour l'acheminer à cet endroit où sa trajectoire s'est inversée, lui a communiqué une certaine énergie, faisant qu'entraînée par elle, cette pierre-là, lorsqu'elle s'immobilise, se situe au-delà de son point de départ.

Évidemment, l'individu se sent vaincu, sa défaite a exploité sa victoire du moment, pour le faire plus encore perdant, son vouloir a nourri à sa manière cette absence de pouvoir en lui, n'en demandant pas tant.

Vous avez là, par cette petite histoire, ce que le bien dissimule derrière justement les satisfactions qu'il promet, à savoir un état tout aussi alléchant qu'il ne dispose pas des moyens pour se maintenir, exigeant paradoxalement une surenchère ininterrompue pour conserver son ultime ligne de flottaison, avant ce naufrage hélas proportionnel à sa volonté consistant, par ces procédés, à le maintenir à flot.